

fréquent de nos jours, si bien nommé déjà par saint Chrysostôme, le néant de l'âme, ἀθυμία. Le premier est le suicide de passion, le second le suicide réfléchi de Werther et d'Hamlet. Les Grecs n'ont mis en scène que le premier, et ne pouvaient comprendre que celui-là seul. Leur suicide n'était que le dénouement d'une passion égarée. Si la belle Sapho se précipitait du rocher de Leucade, c'est que Phaon la délaissait ; si Didon se brûlait sur la grève de Carthage, c'est qu'elle voyait fuir à l'horizon le vaisseau qui emportait Énée. Le suicide du stoïcisme dont Caton est le héros, ne fut même jamais populaire dans l'antiquité, et la Grèce à coup sûr ne lui eût pas donné des larmes. Au théâtre, la passion seule peut être dramatique.

Regardez mourir les héros grecs dans la tragédie (la mort résume la vie ; elle révèle l'âme tout entière). Ils ne croient pas nécessaire à leur dignité de se draper en tombant dans l'orgueilleux manteau du raisonneur philosophe, et de finir comme beaucoup de héros modernes avec force bruit et surtout force sentences. Leur Iphigénie dit adieu en pleurant à *la lumière si douce à voir*, et ne regrette point comme celle de Racine les honneurs qu'elle n'aura pas. Si Polyxène étouffe ses larmes et semble montrer plus de résignation devant la mort, c'est qu'elle n'a plus son père et surtout qu'elle n'a plus sa patrie. Sa patrie ! nous comprenons peu aujourd'hui, nous tous chrétiens ou sceptiques, cette liaison de la vie au sol natal : comme chrétiens, nous mettons le devoir au-dessus d'elle ; comme sceptiques, nous disons volontiers *ubi bene, ibi patria*, où nous sommes bien, là est la patrie. C'était le contraire chez les Grecs ; les hordes asiatiques pouvaient bien piétiner leurs champs, comme plus tard les farouches enfants de Mahomet ; Rome pouvait bien leur envoyer l'esclavage par les mains de ses proconsuls, la Grèce était toujours la Grèce, la patrie était leur seule religion : *ubi patria, ibi bene !* Ils l'aimaient comme une mère ; ils ne demandaient, comme Diogène, qu'à jouir de son beau soleil ; cherchant dans les harmonieuses lignes de son horizon, dans les grandes et poétiques scènes de sa nature les seules émotions de leur vie ; comme ces jeunes Albanaises d'aujourd'hui, dont les seules fêtes